

employés ne pouvaient les comprendre et les apprécier comme il fallait, et c'est pourquoi la plupart, de même que Pétrov, les considéraient « à part soi », en témoins plutôt favorables.

Ils avaient remarqué que leurs voisins, les soldats du régiment de Volhynie, formaient des groupes suspects, s'agitaient beaucoup dans la cour de la caserne, et délibéraient ; mais les commis, bien qu'ils fussent aussi des soldats, ne savaient rien des dispositions de leurs camarades et y restaient même assez indifférents.

Quand un des employés essayait d'entrer en conversation avec les « volhyniens », ceux-ci se renfermaient en eux-mêmes et cachaient soigneusement leur état d'esprit, les idées qui les tourmentaient.

VII

Le lundi, les tramways ne marchèrent pas encore, et les habitants de Lesnoïé gagnèrent de nouveau la ville par le chemin de fer de Finlande.

Le soleil, d'un éclat très rare à Pétrograd, illuminait les visages radieux des voyageurs assemblés à la station de Lanskaïa.

Dans l'attente du train, tout le monde était joyeux comme si la vie humaine avait été subitement transfigurée, comme si l'on se rendait à une fête solennelle.

En les regardant, Pétrov songeait : « Si la seule idée d'une nouvelle existence leur cause tant de joie, que sera-ce quand ils auront vraiment conquis la liberté et l'égalité ? »

Son cœur battait : « Oui, tous les hommes peuvent et doivent vivre fraternellement ! Ils le peuvent... ils le doivent... Et cela se voit qu'ils le désirent tous. » Un cri montait dans son âme bouillonnante : « Vive la révolution ! »

— Ah ! ça, c'est une époque ! s'écriait un étudiant enthousiaste, qui se promenait avec un camarade sur le quai.

— Oui, répondait l'autre, on est heureux de vivre par des temps pareils... Et bientôt, on verra, on verra de ses propres yeux s'écrouler ce trône maudit !

— Et alors, et alors !... répondait l'autre dont la pensée devançait l'avenir.

— Oh-oh ! alors, ce sera une nouvelle Amérique !... Mieux qu'en Amérique !... Nous n'avons pas seulement chez nous toutes les richesses de la nature, mais les hommes, et quels hommes ! Regardez-les un peu, regardez, n'importe lequel : comme ils sont bons et qu'ils sont beaux !...

— C'est peut-être parce qu'ils ont été longtemps des esclaves ? Tous, maintenant, veulent connaître la bonne cha-

leur, la réalité du sentiment humain, de l'amour fraternel, et avoir une existence plus belle, plus facile...

Quelqu'un, dans un groupe, communiquait une nouvelle ; tous refluèrent vers lui.

— Pas la peine d'aller à Piter ; on ne laisse pas entrer. Tout est fermé. Les troupes tirent sur tous les civils qui se montrent dans la rue. On ne laisse passer que les militaires.

Mais au lieu de décourager les voyageurs, cette information leur donnait un plus vif désir d'arriver dans la capitale, et ils se précipitèrent dans les wagons dès que le train fut là.

* *

A gauche de la gare de Finlande, d'où sortit Pétrov, les tramways stationnaient sur les lignes, formant un véritable petit village. De la rue de Nijni, par la rue Samson, vers le pont Liteiny, des milliers d'ouvriers s'avançaient comme une muraille, sous les drapeaux rouges, criant :

— Du pain, du pain !...

Le quartier de Viborg fourmillait déjà de monde, et la masse prenait aussi la direction du pont, vers le centre de la ville.

Mais, aux approches du fleuve, il n'y avait personne, si ce n'est des flics qui évoluaient à cheval ou déambulaient à pied.

Sans faire attention au barrage, Pétrov avançait ; on l'arrêta aussitôt :

— L'entrée de la ville est interdite.

— Je suis fonctionnaire de la Direction principale de l'Artillerie, voici mes papiers. Le service me réclame immédiatement.

On le laissa passer.

Sur le pont, il n'y avait presque personne ; Pétrov ne rencontra que quelques militaires. Il regarda du côté de la forteresse Pierre-et-Paul, au-dessus de laquelle se dressait, éblouissante, la flèche d'or, et il pensa :

« Allons, chers souffre-douleur, vous n'en avez plus pour longtemps à rester enfermés. Votre temps est venu. La voilà pour vous, elle approche, la grande Liberté »...

Basse et étroite comme une pèrissoire, la forteresse semblait plus lourdement que jamais peser sur l'eau ; et à gauche,

en face, le Palais d'hiver, d'un brun sombre, semblait maintenant noir.

A la Direction, le personnel était au grand complet, mais personne ne travaillait. On parlait de ce qu'on avait vu et de ce qu'on avait entendu dire.

Périélov lançait des regards étincelants de fureur, dans l'impuissance où l'on se trouvait à briser la révolte, à en finir avec toutes ces « horreurs ».

Seul, le chef de la division, colonel Riks, paraissait ne rien savoir et fouillait ses dossiers.

— Moi, dit en souriant Koliénov, ce qui me dégoûte, c'est que les théâtres ne jouent plus. Je devais justement aller voir une pièce, avec une connaissance, et là-dessus, voilà toutes ces cochonneries ! C'est dégoûtant, dégoûtant !...

Pétrov le considéra et songea : « En somme, c'est à peu près un imbécile ! Comment peut-elle vivre avec lui ?... »

— Ah ! s'écriait Périélov, d'une voix grincante en dodelinant de la tête, c'est trop, ça va trop loin !... Comment cet animal de Khabalov a-t-il pu permettre ! Et Lui, et Lui, où est-il ? — Il parlait ainsi du tsar. — Qu'est-ce qu'il fait ? A-t-il essayé quelque chose ? Quels sont les coquins, les traîtres qui l'entourent ?... Ne voit-on pas, ne comprend-on pas ce que ça va nous amener ? Car enfin, c'est le trône qui est menacé !...

Pétrov se mit à rire :

— C'est malheureux tout de même qu'on ait assassiné le très chrétien Raspoutine... Un prophète, Raspoutine, et qui avait su prévoir... Il savait choisir les ministres, lui...

— Vous feriez mieux de vous taire, M. Pétrov ! hurla le vieux colonel. Tout cela n'est pas si drôle.

Un fonctionnaire qui était de service ce jour-là survint et entretint à voix basse le capitaine Ghinsky.

— Vous demandiez à m'emprunter l'autre fois cinquante roubles. J'ai de l'argent sur moi, je pourrais vous en avancer dix fois plus, cinq cents, si vous me remplacez aujourd'hui : ma femme, voyez-vous, est malade et je ne peux pas rester ici pour la nuit...

Ghinsky remercia beaucoup pour la proposition, en refusant.

— Non, mais dites-moi, s'il vous plaît, comment tout cela finira, et quand ? demandait Périélov.

Mais tous se taisaient. Périélov fit un geste menaçant du doigt vers la fenêtre.

— On leur montrera, à ces coquins ! On leur apprendra... Ça ne suffit pas de les disperser !... Il faut les pendre, un à un... Attendez un peu !...

— Mais, Pavel Vassiliévitch, remarqua soudain Pétrov, pourquoi n'iriez-vous pas dans la rue ? On a peine à respirer ici...

En parlant ainsi, Pétrov rougit et ses traits se crispèrent.

A peine avait-il proféré ces quelques mots que tous le dévisagèrent. Quant au colonel Périélov, il était comme frappé de la foudre :

— Et c'est vous qui me dites ça ? Vous, fonctionnaire de la guerre ? Comprenez-vous ce que vous venez de dire ?

— Je le comprends parfaitement, Pavel Vassiliévitch...

Tous étaient éberlués. Personne n'eût jamais attendu pareille incartade du modeste Pétrov.

— Dans ce cas, je vous prierai de ne pas m'appeler aussi familièrement... Pour vous, il n'y a pas ici de Pavel Vassiliévitch, entendez-vous !

Bouleversé, le colonel sortit. Dans la chambre, il se fit un silence relatif ; on ne se sentait pas à son aise ; on se mit au travail.

Dans la salle des commis, l'excitation était extrême ; un des employés qui s'était fait porter malade pour rester à la maison commune venait d'accourir tout de même et racontait, essoufflé :

— C'est hier, à ce qu'il paraît, qu'ils ont décidé ça... Mais les officiers ne savaient pas... Tout le régiment, je vous dis !... On les range... dans la cour... Un officier s'avance : « Salut, les gars ! » Vous croyez qu'ils ont répondu ? Pas un mot... Il recommence : « Salut, les gars !... » Eux, rien... Alors il se met à crier : « Qu'est-ce que ça signifie, tas de chiens, fils de chiens ? » Eux, toujours rien. « C'est bon, qu'il dit, on va voir », et se retourne pour sortir... A ce moment là... dans le dos... trac, un coup de revolver... Attrape ça ! Il tombe... Alors, ça a fait un brouillamini, Dieu Seigneur !

1. « Bonjour, enfants ». C'était la formule des officiers s'adressant aux soldats, qui devaient répondre en chœur : « Nous vous souhaitons bonne santé, « Votre Noblesse » ou « Votre Excellence ». (N. d. T.)

Et quoi faire ensuite ? Du moment qu'ils avaient commencé, pas moyen de reculer...

L'employé se tut, mais on l'assaillit de questions. Il dut s'enfuir dans son bureau.

Tous les commis, au comble de l'émotion, discutaient entre eux sur cet incident qui était en somme un événement ; mais ils ne pouvaient se représenter ce qui allait en sortir. Le régiment de Volhynie serait peut-être cerné et bien des soldats tomberaient dans ce cas. On n'avait pas envie de travailler. Quelques-uns seulement tapaient des papiers « urgents ».

Un autre employé se précipita dans la salle en criant :

— Petits frères, les « volhyniens » se sont révoltés !

Le tapage des machines cessa, tous les commis tendaient le cou.

— Et qu'est-ce qui se passe !... Ils viennent de sortir de la caserne, sur la Liteïny, ils approchent de notre côté... Ils ont tué un officier. Les autres, du commandement, se sont sauvés...

On entendit ronfler le volant de la cartoucherie, dans le bâtiment d'en face. Un camion automobile grogna, lâcha un nuage de gaz et tourna vers la grand'porte.

Le soleil frappait sur le mur rouge de la cour et dorait les briques enfumées.

Des fusils claquèrent dans la rue. La fusillade désordonnée devenait de plus en plus forte. Dans la chambre des officiers, chaque visage portait des marques d'inquiétude, mais, il est vrai, d'une inquiétude dissimulée pour l'honneur de l'uniforme. Seul, le colonel Riks ne s'était pas approché de la fenêtre ; cependant il avait cessé de travailler.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il, toujours assis à son bureau.

Le colonel Périélov se frayait un passage vers la croisée ; son crâne chauve luisait, ses moustaches grises se hérissaient. Il regarda vers l'endroit d'où l'on tirait ; il avait sur son dos le capitaine Koliénov et Ghinsky. Près d'eux, Pétrov, Fédortchouk et Tchijikov.

Quelqu'un ouvrit le vasistas. Les coups de feu devinrent plus distincts.

— Ah ! cette saleté de Khabalov, s'écriait Périélov. Voilà où il nous a menés !

Le régiment « volhynien » bourdonnait comme un

essaim, devant la Direction principale, juste en face des bureaux des officiers. On voyait que les soldats tiraient à leur gré, du côté qu'ils voulaient...

Et c'étaient des claquements de centaines de fusils. Les vieux canons qui étaient couchés en ligne sous les fenêtres, le long de l'antique établissement, levaient leurs gueules, comme des trompes d'éléphants, et reluquaient silencieusement... Ils n'avaient plus rien à faire, pour cette cause-là, les vieux canons... Périélov remarqua que leurs roues étaient couvertes de neige.

En face, un soldat, genou en terre, se mit à tirer sur les fenêtres du premier étage... Les officiers se rejetèrent en arrière, sauf Périélov qui n'avait pas bougé.

— Pavel Vassiliévitch... retirez-vous !...

— Ah-ah ! clama Périélov, ricanant... Ils sont arrivés à ce qu'ils voulaient ! Attendez un peu, on verra... Ce ne sont que des fleurettes pour commencer... Votre « bon peuple » vous montrera ce que c'est que l'égalité...

Enhardis, les commis envahissaient le bureau des officiers et s'avançaient avec eux vers les croisées.

Toute la Perspective Liteïny était couverte de soldats dont les baïonnettes étincelaient. Un soleil déjà printanier les réchauffait, mais le gel pinçait tout de même. Joyeux, des « volhyniens » battaient la semelle. D'autres allaient et venaient, et tiraient de temps à autre, en l'air.

Un gars déguenillé apparut à la fenêtre d'une maison, brandit un sabre nickelé, étincelant et cria quelque chose ; mais on ne put entendre ce qu'il disait ; sa voix se perdit dans les détonations et le brouhaha de la foule.

Le soldat qui tirait, genou en terre, abaissa son fusil vers le rez-de-chaussée ; à peine le canon de l'arme était-il dirigé juste vers la tête de Périélov que celui-ci se jeta à l'abri du mur. Les commis s'écartaient d'un bond. Le soldat ne tira pas.

— Et le front qui attend de l'aide de notre part, soupira Périélov. Allez donc faire la guerre avec cette... Ah ! Seigneur Dieu !...

— Regardez donc, dit Koliénov, le sabre de ce gars, là-bas, c'est un sabre d'officier...

— Où a-t-il pu le prendre ?

Le soldat qui tirait sur les fenêtres avait maintenant

tourné le dos ; les officiers, les fonctionnaires, les commis revinrent vers la croisée.

Périélov leva la tête.

— Attendez, mon cher monsieur ; pour l'instant, ce sont des sabres qu'on nous prend ; mais, ensuite, on réclamera nos têtes... Attendez !... Ils n'ont rien à perdre...

Cependant, les fusils crépitaient et la fumée de la poudre voguait confusément au-dessus de la perspective. Un courrier envoyé par l'officier de service vint appeler Pétrov au salon d'attente pour donner des explications à un représentant de la firme *Takata*, qui fournissait des douilles pour le tir à longue distance. Il n'y avait au salon que deux officiers, celui qui était de service et son adjoint, ainsi que deux Japonais tirés à quatre épingles. Le fondé de pouvoir de la firme, un individu aux cheveux noirs et à reflets aile de corbeau, ne savait pas le russe ; par l'intermédiaire de son interprète, il pria Pétrov de ne pas remettre à plus tard le règlement des factures de sa maison. Pétrov était énervé et s'étonnait du flegme de ces étrangers qui, évidemment, ne comprenaient pas l'importance des événements. Le traducteur démontrait, dans un russe de fantaisie, que la firme perdait des yens et des yens¹ par suite des procédés dilatoires de l'administration.

Crac ! — Une vitre dépolie éclata et le crâne du Japonais qui parlait, se heurtant au mur, l'éclaboussa de cervelle et de sang. L'interprète resta une seconde debout, le crâne ouvert, puis, sans même se plier, s'abattit comme une masse, tandis que le fondé de pouvoir, glapissant d'une voix sauvage, s'élançait vers l'escalier et gagnait le premier étage. Les officiers, bouleversés, sonnèrent au téléphone.

Pétrov se dirigea en hâte vers son bureau ; dans le couloir, il raconta en quelques mots comment le Japonais était tombé.

Officiers et commis accouraient au rez-de-chaussée. Beaucoup d'entre eux ignoraient ce qui était arrivé, s'interrogeaient, se demandaient que faire. Ils n'avaient pas d'armes : que pouvaient-ils entreprendre ?

Ils allaient et venaient d'un bout à l'autre du long et large corridor ; mais un fracas de verre brisé retentit à l'entrée principale, et, alors, tous se réfugièrent, se tassèrent au

1. Monnaie japonaise, valant au pair 2 fr. 56. (N. d. T.)

milieu du couloir. Les commis avaient l'air stupéfaits, les officiers paraissaient plutôt effrayés ; quant aux généraux, ils dissimulaient à peine leur indignation.

Pétrov achevait de raconter, dans son bureau, le triste incident, quand l'adjoint à l'officier de service entra en coup de vent et cria :

— Par ordre de M. le chef de la Direction, je vous prie, messieurs, d'abandonner vos occupations et de vous retirer dans le couloir... Il y a du danger ici, on tire par les fenêtres... Une balle est déjà tombée dans le cabinet de M. le chef...

Et il courut à la division voisine pour transmettre le même ordre.

Le couloir fut bientôt bondé, tout ce monde était fort agité. La fusillade au dehors devenait de plus en plus forte, le hurvari grandissait.

— Qu'on ferme l'entrée ! cria quelqu'un.

— Elle est fermée !

— Et la porte cochère, fermez-la !

— Les deux portes de la cour sont fermées !

— Qu'on y mette des gardes !

— C'est fait ! Il y a des sous-lieutenants, avec des mitrailleuses...

Mais plus on prenait de précautions, plus le désarroi et l'effroi s'accroissaient, on le voyait aux visages.

— Est-ce qu'on pourra tenir ? Pensez-vous !...

— Bien sûr !

— Ils entreront, il n'y a pas de doute, vous verrez qu'ils entreront...

— On dit qu'ils ont tué tous leurs officiers...

— Ils vont aussi nous massacrer, les fils de chiens, les saligauds...

Comme des agonisants, les hommes oubliaient soudain les distinctions de grade et de situation. Les généraux parlaient aux commis sur un ton familier, amical. Certains de ces officiers supérieurs faisaient même déjà quelques avances aux simples employés, devinant que bientôt le témoignage d'un commis pourrait avoir sa valeur... Mais les soldats de l'administration craignaient eux-mêmes, pour la plupart, leurs camarades du service ordinaire : les hommes du front, en effet, ne se gênaient pas, depuis longtemps, pour engueuler ces « embusqués »...

Et soudain, voici que l'on parlait, un peu de tous côtés, de générosité, d'humanité...

Le bruit courut que le chef du bureau d'exécution, le capitaine Kolganov, avait disparu, ainsi que d'autres officiers qui étaient en mauvais rapports avec leurs subordonnés ; on disait qu'ils s'étaient cachés au grenier...

— Ah ! Seigneur, je n'avais guère envie de venir au bureau aujourd'hui, disait plaintivement Fédortchouk ; d'autant plus que je ne me sentais pas bien... J'aurais parfaitement pu rester chez moi...

— Alors, quoi, on va attendre longtemps comme ça ?

— Est-ce qu'on peut savoir !...

— Pourtant, le gouvernement doit bien...

— Ah ! fichez-nous la paix !... Le « gouvernement » !...

Tchijikov s'occupait de débarrasser de ses dossiers une armoire, dans l'intention de s'y cacher ; mais on l'arrêta, on se moqua de lui :

— On vous trouvera, M. Tchijikov, ils vous trouveront ! Pensez-vous !... Ce n'est pas la peine...

Le commis Gavrioukhine riait aussi :

— Dès qu'ils ouvriront l'armoire et que... tiens, tiens, vous voilà, vous !... Vlan !... à la baïonnette !...

La rue retentit d'une puissante clameur :

— Hourra-a-a !...

— Ils entrent ! cria-t-on du bout du corridor.

— Ils enfoncent la porte cochère ! s'exclamaient des officiers en se précipitant vers le milieu du couloir pour se mêler au groupe le plus nombreux.

— Eh bien, et les sous-lieutenants, avec leurs mitrailleuses ?

— On les a tués tous !...

En même temps, de l'autre bout du couloir :

— On enfonce la porte d'ici !...

Et les officiers s'enfuyaient aussi de ce côté-là, rejoignant le groupe du milieu.

Dzim-trac ! une vitre volait en éclats !

— Où c'est-il ?...

— Dans la grande entrée.

Les clameurs de la rue devinrent plus distinctes.

— Ils entrent, les voilà !...

— Eh bien, voyons, ce ne sont pas des bêtes féroces !... dit Pétrov pour calmer ses voisins.

— Oui, mais s'ils arrivent jusqu'ici et qu'ils prennent le corridor en enfilade ?

— Oui, dame...

— Il suffira d'une balle pour en tuer plus d'un...

A ce moment, au loin, au fond du couloir, du côté du vestibule, apparut un soldat géant, le fusil au poing. Il s'avança lentement par le corridor ; et, sans prononcer un mot, il dévisageait tout le monde. On se tassait les uns sur les autres pour lui livrer passage. Certains essayèrent de le questionner, mais il ne répondait rien et avançait, dévisageant toujours les officiers, les commis.

Bientôt, une voix commanda :

— Sortez, sortez tous !

— On ne tirera pas ? demanda Tchijikov.

— Mais si, on tire ! Est-ce que vous n'entendez pas ?

— Mais.. sur nous ?...

— Ah-ah !...

— La porte est ouverte !...

— Peut-on ?...

Dans le vestibule, chacun cherchait ses effets, mais ne pouvait les retrouver : tout était bouleversé comme si l'entrée avait été secouée, soulevée et retournée sur elle-même à plusieurs reprises. Le parquet était couvert de débris de glaces, de vitres, de fourreaux brisés, de paletots, de capotes, de bonnets. Les portiers et les gardiens s'étaient esquivés ; en revanche, il y avait tant de soldats et de gens de toute espèce qu'il était impossible de faire un pas ; et tout ce monde parlait ou criait... Au dehors, derrière les châssis dont les carreaux étaient tombés, les fusils claquaient toujours et la multitude grondait devant le perron. Les officiers essayaient de se couvrir en hâte, et bien des mains tremblaient... Des capotes manquaient, des bonnets, des sabres...

Koliénov dut s'en aller en simple veste, sans sa casquette. Il se dirigea rapidement vers son quartier.

On avait pris à Périélov sa latte et sa coiffure ; il dut se contenter d'un châle sale.

Pétrov aperçut son fourreau brisé ; l'arme avait été enlevée.

Tous sortaient vivement, avec un soupir de soulagement.

Et là, le froid pinçait, bien qu'il y eût du soleil.

Les soldats s'étaient échauffés, ils avaient les joues rouges, ils se frottaient les oreilles. Les coups de feu portaient

toujours, dans un plus grand désordre, semblait-il, mais personne ne songeait plus à se demander pourquoi l'on tirait et sur quoi.

La fumée bleue et noire de la poudre s'épaississait.

Le souvenir de la balle perdue qui avait frappé le Japonais et l'image du soldat qui avait tiré, genou en terre, avaient tellement impressionné Pétrov qu'il s'attendait à tout instant à recevoir, lui aussi, un projectile dans le crâne... Il craignait de s'écarter des soldats, sachant que, près d'eux du moins, il était hors de danger. S'étant arrêté, il vit au loin Koliénov, sans capote, qui tournait vers le quai, presque au pas de course. Quant à Périélov, il s'éloignait d'une démarche calme, imposante ; sa tête grise n'était pas couverte ; il gagnait ainsi la rue Serguievskaja.

Du Quai Français, des étrangers en automobile s'avançaient jusqu'à la troupe : des faces stupéfaites apparaissaient aux portières ; puis, les voitures tournaient rapidement et revenaient en arrière.

Voici des Français qui se sont approchés ; leurs regards s'enfoncent dans la masse grise et bouillonnante... Mais les étrangers n'intéressent déjà plus personne...

— Hourra-a-a !...

— Le régiment de Lithuanie s'est révolté !

— Nous avons quatre régiments pour nous !

— Hourra-a-a !...

Près de Pétrov sautillait et pivotait sur un pied un gars guenilleux, brandissant un sabre dont il s'était emparé. Il criait aussi « hourra-a-a ! » et, sur son maigre cou grisâtre, les veines saillaient. Son bonnet glissait.

« Où l'ai-je donc vu ? songea Pétrov. Ah ! oui, oui, à une fenêtre, là-bas, tout à l'heure... Comme c'est déjà loin ! »

Les Français se retiraient dans leurs autos.

— Hourra-a-a !...

— Ivan Ivanovitch, dit une voix, et c'était le commis de Pétrov qui s'approchait de lui, vous habitez loin... Venez donc chez nous, à la maison commune ; vous y passerez la nuit...

La bonté du commis toucha Pétrov, mais il avait hâte de rentrer au logis.

— Non, merci, mon cher... Il faut d'abord que je me

montre chez moi, pour rassurer, tu comprends ?... Je changerai de costume et, alors, je reviendrai par ici...

Quelqu'un prononçait un discours ; on entendait des mots : « la Douma... le tsar... le peuple... »

Pétrov regardait l'orateur, mais il dut se retourner : une femme de la campagne, la besace sur l'épaule, le tirait par la manche :

— Dis-moi, je te prie, gentil *barine*¹, comment qu'on peut aller d'ici à la rue Pantéléïmon ?

— J'y vais moi-même, répondit Pétrov, heureux de cette occasion. Il pensa qu'avec une compagne de route comme celle-ci, personne ne tirerait sur lui.

— Et d'où viens-tu ? demanda-t-il quand ils se furent éloignés des insurgés.

— Eh ! mais, nous venons de la gare... On a notre fiston ici... Mais, tu vois, on se perd avant d'arriver à lui... J'ai déjà marché, marché... et il y a du monde partout, du monde, ah ! Seigneur !... C'est comme une fête, quoi !...

— C'est la révolution, petite mère...

— Hein, quoi ?

— La révolution !... Tu ne comprends pas ?

— Non, cher homme... Nous, on ne connaît pas toutes ces affaires de la ville !... Comment veux-tu qu'on sache, nous autres ?

— La révolution, c'est... la liberté de la parole... Pour qu'il n'y ait plus de tsar, petite mère, comprends-tu ?

— Pour ça, de la liberté, c'est pas mal... Mais pour ce qui est du tsar, gentil *barine*, je ne comprends pas trop... Alors, contre le tsar ?...

— Mais oui...

— Oh-oh ! Seigneur Jésus-Christ, dit la femme en se signant, c'est-il bien possible ?... Et elle jeta un regard soupçonneux sur Pétrov.

— C'est comme ça, petite mère, il faut... Le temps est venu...

— Et qu'est-ce que c'est donc, ici, chéri ? C'est-il que les soldats apprennent à tirer du fusil ?

— Non, mais voilà, ils se sont révoltés...

Pétrov indiqua sa route à la bonne femme et se dirigea

1. *Barine*, monsieur, seigneur, dans le langage des domestiques et des paysans d'autrefois. (N. d. T.)

lui-même vers Lesnoïé. Passant la Néva sur la glace, il courut se cacher derrière une barge, se défit de ses éperons, arracha ses épaulettes et cacha le tout dans sa poche, — « en souvenir »...

« Bon, maintenant on ne reconnaîtra pas... Après tout, ma capote est en drap de soldat... Sur la tête, je ne sais quel tricotage... Ah ! et puis pourquoi tireraient-ils sur moi ? » Mais une voix intérieure renouvelait ses craintes : « On tue partout les officiers ! »

Quand il n'entendait plus de voix autour de lui, il lui semblait que les fusils partaient tout seuls. Parfois, il rencontrait de petits détachements de soldats qui l'examinaient avec méfiance. Des railleries, des mots cinglants parvenaient à ses oreilles :

— Il a dû se déguiser ?...

Des civils interrogeaient Pétrov :

— Alors, que se passe-t-il, là-bas ?

— Quatre régiments se sont insurgés...

Mais les regards radieux des interlocuteurs disaient bien autre chose :

« Quatre régiments ?... Mais non, tous ! Tous les régiments ! »

Un soleil de vrai printemps souriait à Piter.

De nouvelles bandes de gens s'avançaient vers Pétrov.

..

Quand elle aperçut Pétrov, sa mère fit un grand signe de croix :

— Gloire à toi, Seigneur ! Te voilà en vie ! Et ici, on nous racontait que les soldats tuaient tous les officiers et les fonctionnaires. Ah ! j'en ai fait des prières pour toi !...

Après avoir dîné, Pétrov changea de vêtements : il prit un costume bleu marine, un paletot et un chapeau qu'il avait portés autrefois, quand il était dans le service civil. Après quoi, il s'en alla errer par le quartier de Lesnoïé, regardant et écoutant ce qui se passait dans le faubourg.

Il passa chez les Kouznetsov, mais il n'y trouva que la vieille Matriona et les enfants ; aucun des autres n'était encore revenu de la ville.

L'obscurité se faisait, et une extraordinaire lueur rougeâtre couvrait Piter quand Pétrov sortit. Le ciel, vivement

empourpré, vibrat tout entier au-dessus de la capitale, d'une flamme qui montait et retombait, et parfois il s'assombrissait comme si une immense courtépointe de coton rose s'abaissait sur la cité. Mais les clartés du feu devenaient de plus en plus vives, rejetant cette couverture à de plus grandes hauteurs.

Sans arrêt, des coups de feu éclataient, tantôt par salves, tantôt isolément. De temps à autre, on distinguait même des coups de canon. Les gens se hâtaient vers la ville, pour savoir.

— Le palais de justice est en feu ! cria-t-on sur la grand'rue Spaskaïa, par laquelle Pétrov gagnait une partie plus populeuse du faubourg.

— Mais pourquoi tire-t-on ? demanda quelqu'un dans les ténèbres.

— C'est l'arsenal qu'on démolit...

— Oh-oh ! on a le dessus !

— Hourra !

— Ton revolver, ton revolver, Vaska !

— Ah ! diable emporte !...

— Vas-y !... En route !

Car le faubourg envoyait des réserves. Deux camions automobiles passèrent dans un tintamarre, en hurlant de leur trompe rauque : ils étaient chargés d'ouvriers et de soldats qui parlaient tous ensemble, à voix forte, tressautant aux cahots de la route. L'un d'eux, qui était debout, leva le bras et cria aux gens qui suivaient le même chemin :

— Hé là, vous autres, mettez-vous tous ensemble !

— En lignes, en rangs ! criait-on plus loin.

— Et vas-y d'une chanson !

Une jeune voix entonna :

Marchons au pas, camarades !...

Le groupe chanta avec lui, et l'hymne, cette fois, avait des accents solennels... Les gens marchaient au pas, comme des soldats. Les voix s'éloignèrent, laissant derrière elles une trace de joie et de vaillance. Quelque chose chatouillait Pétrov à la gorge, des larmes lui montaient aux yeux.

« Seigneur ! c'est pourtant vrai, cette fois, c'est la révolution, pour de bon ! »

Et d'autres foules marchaient, et le brouhaha des con-

versations ne cessait pas un instant... D'une allure cinglante, sans bruit, une grande auto noire, aux phares éteints, passa, circonspecte ; comme en pantoufles et retenant sa respiration, elle s'approchait des groupes, tendait l'oreille, et s'éloignait aussitôt. Personne n'y faisait attention.

— On a enfoncé Kresty¹, vous savez...

— Fameux, les copains !

Le ciel vacillait et, dans Piter, ce fut un fracas sourd, lointain, angoissant :

Boum, boum, boum !...

— On fait sauter quelque chose... quoi ?

— Oh, là, là, en voilà des affaires !

— Qu'est-ce qu'on aura maintenant ?

— On sera tous égaux, en tout, à présent !

— Ça, c'est sûr.

— Les fabriques, les usines... elles seront à tout le monde, en commun...

— Et où qu'il est à cette heure, le tsar ?

— Bah ! c'est pas le moment d'en causer... On débrouillera tout ça après...

Mais quelqu'un répétait :

— Non, vrai, où qu'il est, le tsar ?

— Et si les soldats du front allaient nous tomber dessus ?

Le firmament frémit encore au-dessus de la ville, ondula comme une couverture d'un rouge grisâtre qui tombait en lambeaux :

Boum, boum, boum !...

— Ça serait-il les poudrières ?

— Penses-tu ! On voit que tu n'as jamais entendu le canon... Si c'était les poudrières, tu aurais sauté toi-même, ici...

— Oui, tout de même, si les soldats du front, hein ?... Alors, dame...

— Mais non, mon vieux, aie pas peur !... Crois-tu qu'ils sont pour le tsar, ou pour nous ?...

— Marche donc, marche !... Au pas, serrez les rangs ! Hé, là, les trainards !...

— Minute, tiens, veux-tu tenir mon fusil une seconde...

— Attends que j'allume ma cigarette...

1. Kresty, la Santé de Pétrograd. (N. d. T.)

— Et la Douma, à ce qu'on dit, qui est avec nous !

— Ça, c'était couru d'avance : ils sont tous avec nous maintenant.

Longtemps encore après minuit, lorsque Pétrov revint au logis, l'énorme courtepointe de nuages multicolores ondulait dans les hauteurs du firmament, sur la capitale.

La formidable rumeur qui venait de là-bas émouvait et attirait à elle des gens de tous les alentours.

Chez les Kouznetsov, il y avait de la lumière. Eugénie Pétrovna venait de rentrer. Ni son mari, ni Voronine n'étaient encore là. Elle apprit à Pétrov qu'un oukase venait d'être promulgué, déclarant dissoute la Douma d'Etat, pour usurpation de pouvoirs ; cependant la Douma avait refusé de se séparer, et elle avait constitué un comité provisoire de représentants de toutes les fractions, sauf celle de droite.

La révolution comptait déjà pour elle vingt-cinq mille hommes de la garnison, et les soldats insurgés s'étaient tous présentés à la Douma.

Voronine et Kouznetsov avaient été élus au soviet des députés ouvriers et soldats. Dans ce moment même, ils participaient à la formation d'un comité exécutif.

On avait appréhendé des gens de la police et de la Sûreté.

Les ministres s'étaient réfugiés à l'Amirauté, mais les soldats les avaient livrés et on les avait enfermés au palais de Tauride.

Mais la troupe s'entendait mal avec ses officiers ; les sous-lieutenants étaient seuls à se rapprocher des soldats. Cependant, tout le monde avait confiance dans la garnison, on croyait qu'elle saurait se battre et défendre la révolution si celle-ci était attaquée par des forces dévouées au tsar.

Cronstadt s'était aussi soulevé. Enfin, des éléments venus du front s'étaient joints à l'insurrection.

Pétrov fut transporté d'enthousiasme et il ressortit ; il se sentait incapable d'aller dormir. Son logement lui paraissait maintenant si petit qu'il y aurait étouffé. Un instant, il y était remonté, il s'était mis à la fenêtre, écoutant. Sa mère l'avait en vain supplié de se déshabiller et de prendre un verre de lait.

Non, il n'y pouvait tenir. Il endossa une vieille capote à épaulettes et s'élança dehors.

Il y avait une échelle contre le mur : Pétrov grimpa sur

le toit et, se retenant à une cheminée, il contempla, longtemps, longtemps, la ville d'où montait une rumeur incessante, comme le grondement d'une tempête en mer, et sur laquelle un firmament enflammé s'élevait et s'abaissait. Et le blanc visage à moustaches rousses de Pétrov se teintait de jaune comme un chou-rave, puis s'obscurcissait, comme enveloppé d'un voile noir. Et quand des reflets rosâtres tombaient sur ses épaulettes dorées, elles jetaient un éclat inquiétant, elles brûlaient d'une lueur sanglante sous le ciel incendié.

« Grande ville ! grande cité ! songeait-il avec enthousiasme. N'est-ce pas de toi qu'il a été dit : « Et une grande clameur viendra d'un pays du Nord, gagnant la terre entière » ? Et voici qu'elle s'élève, la grande rumeur ! Oui, maintenant, elle gagnera toute la terre, tout le globe ! Et la face de la terre sera irradiée et renouvelée. Tous les hommes seront frères. Assez de sang et de larmes. Assez ! Et aucune force désormais ne pourrait arrêter cette rumeur ! Assez de guerres ! Cela va finir, nous ne combattons plus... D'ailleurs, nous ne sommes plus en état de nous battre. Périélov a raison... Quant à ça... si cela doit causer la perte de la France, de la Belgique et... Nous-mêmes, peut-être nous trouverons-nous sous le talon du « conquérant », de ce maudit Guillaume ? Oui-i-i-i, en effet, comment cela va-t-il s'arranger, pour la guerre ?... En tout cas, non, nous ne pouvons la continuer... Mais alors, aurons-nous ici, à Piter, les flics de Guillaume à la place des nôtres, tout simplement ?... Oh ! ce serait épouvantable !... Mais les hommes du front ne l'admettront pas. Il faut donc continuer la guerre ? Non, il ne faut plus ! Il ne faut plus désormais verser une seule goutte de sang humain ! Finie la guerre... Nous devons proposer à toutes les puissances de conclure la paix sans retard. Et ici, il faut un manifeste abolissant la peine de mort... On en a assez de toutes ces folies bestiales... Vivent la fraternité et la liberté ! »

« Seigneur, Seigneur, se disait-il encore, en quel temps aurai-je vécu ! Il faut agir. Impossible de rester les bras croisés. Moi aussi, je dois travailler, dans la mesure de mes forces, à l'œuvre... »

Un plan se formait dans sa tête...

Il descendit du toit, rentra chez lui : sa mère le supplia encore de se coucher. Mais il fit un geste de refus et se mit à écrire.

Boum, boum, boum !... grondait sourdement Piter.

« Projet de manifeste à tous les peuples ». Ayant écrit ce titre, il réfléchit. Puis sa main courut sur le papier. Il était comme pris à la gorge par les mots qu'il fixait sur la feuille blanche.

« Ne voulant plus répandre une seule goutte du sang des hommes, le peuple russe, libre désormais, déclare solennellement au monde entier qu'il n'a pas l'intention de continuer la guerre.

« Considérant comme une folie et une honte pour les hommes du vingtième siècle ce massacre fratricide, le libre peuple russe proclame :

A BAS LA GUERRE !

« Vivent la paix et la justice dans le monde entier !

« Que les baïonnettes soient enfin fichées dans le sol et que les hommes, désertant les champs du carnage aux sons de l'*Internationale*, se séparent et regagnent chacun le pays natal, le tranquille foyer ! Que chacun rapporte chez lui l'heureuse nouvelle si longtemps attendue par toute l'humanité : celle d'une paix perpétuelle !

« Assez de sang et de larmes !

« Qu'elle soit bénie, la vie dans l'esprit de paix !

« En proclamant ces mots d'ordre, le peuple russe, désormais affranchi, propose de convoquer immédiatement une conférence mondiale qui mette fin à la guerre actuelle et qui établisse une loi suprême, interdisant à tous les peuples de guerroyer.

« Persuadé que ces mots d'ordre répondent aux aspirations de l'humanité tout entière, à l'exception d'une infime minorité, le libre peuple russe espère que son initiative sera accueillie comme il convient par tous les cœurs honnêtes, véritablement pénétrés de sentiments humanitaires... »

Ah-ah-ah ! La rumeur solennelle de milliers de voix arrivait par ondes jusqu'à Pétrov, comme si l'humanité entendait en effet l'appel du peuple russe.

Et Pétrov croyait voir, sur le globe entier, des millions d'hommes levant les bras, saluant avec allégresse la révolution russe... Sa plume courut encore sur le papier :

« Le libre peuple russe veut croire que, dans tous les autres pays, les hommes qui sont au pouvoir, les élus des populations, comprendront l'appel de la grande nation et y répondront pour réaliser un dessein qui est cher à tous.

« Désireux de dissiper d'abord le pessimisme de ceux qui ne croient pas qu'on puisse terminer la guerre, le libre peuple russe formule une proposition préalable qui pourrait servir de base aux travaux de la conférence mondiale, estimant que cette proposition est réalisable et que, par conséquent, il est possible de supprimer radicalement le principe même de toutes les guerres, sans aucune effusion de sang, estimant que cela peut être fait sans aucun délai, bien que, dans les autres pays, il n'y ait pas de vraie liberté, bien que les gouvernements et les régimes soient différents dans les différentes nations...

« Considérant qu'il y a une grande différence entre déclarer la guerre et la faire, qu'il est facile de la déclarer, mais qu'il est dur d'aller au front et de mourir prématurément, le libre peuple russe propose de promulguer une loi obligatoire pour toutes les nations, selon laquelle le droit de déclarer la guerre, pour l'offensive comme pour la défensive, n'appartiendrait qu'à une majorité déterminée et écrasante des représentants populaires, dans les parlements, les Reichstag, les Reichsrat, les soviets et institutions similaires, mais ne pourrait jamais appartenir à un seul individu.

« De plus, ceux qui auraient voté la guerre, quels qu'ils soient, — tsars, rois, généraux, paysans, ouvriers, prêtres, femmes, vieillards ou jeunes gens, sans aucune exception, — devraient tous, personnellement, participer à cette guerre, en qualité de simples soldats, au premier rang, dans les tranchées, et combattre jusqu'à la fin, sans aucun avancement en grade, sans aucun repos ni congé sous quelque prétexte que ce soit, restant toujours sur la ligne la plus avancée.

« Le libre peuple russe n'ignore pas que les détenteurs du pouvoir n'accepteront jamais cette proposition et seront tout pour qu'elle soit rejetée ; par conséquent, il considère d'avance que toutes mesures d'opposition à ce manifeste seront le résultat de la lâcheté et non d'une appréciation raisonnable...

« Lorsque ceux qui supportent actuellement tout le fardeau de la guerre auront obtenu cette loi, c'en sera fait de tous les conflits internationaux ! Et la guerre n'étant plus

possible, beaucoup d'autres maux qui gâtent et déshonorent l'existence des hommes prendront fin.

« Alors, ce sera, sur toute la terre, le règne de l'esprit, le triomphe de la véritable science, de la foi, de l'amour; ce sera, pour tous, une vie de satisfaction, de matérielle suffisance et de bien-être... »

« Alors, mais alors seulement, l'humanité pourra s'écrier, dans un élan de puissante joie :

« Que la vie soit bénie ! »

Ayant esquissé ce projet, Pétrov en fut content ; il pensait que son idée était assez claire, que les arguments en étaient assez persuasifs et que, le lendemain même, il trouverait au soviet des députés une nombreuse majorité : le manifeste serait diffusé par radio aux quatre coins de la terre, et ce serait, partout, une joie profonde, les cœurs battraient à l'unisson, ces cœurs qui étaient écrasés sous l'horreur d'un massacre interminable et qui avaient soif de paix et de tranquillité...

Il voyait encore se dresser des millions de bras qui acclamaient la révolution de Piter.

L'aube venait quand il se coucha. La rougeur des incendies s'atténuait ; parfois seulement, des fusils claquaient au loin, ou bien une mitrailleuse égrenait sourdement ses balles. Le hourvari des voix était presque tombé.

VIII

Lorsque les officiers, les fonctionnaires et les commis s'enfuirent de la Direction principale de l'Artillerie, l'expéditionnaire Skorodoumov resta tranquillement debout devant la porte de la salle de garde, déjà vide, contemplant avec un sourire ironique tout ce monde qui courait et tremblait.

Les murs gris et mélancoliques du couloir, du vestibule et des bureaux restaient seuls, abandonnés, oubliés de tous. Pourtant, dans ces murs, dans les placards, dans les armoires, dans les tiroirs des tables, que de dossiers ! Et quels papiers ! Que de plans, de projets, de devis ! Tout cela devait-il être laissé à la merci du hasard ? Certes non, mais les hommes ne pensaient alors qu'à sauver leur vie.

Et Skorodoumov prit en pitié toute cette administration dans laquelle il avait passé plusieurs années et où il avait plus d'une fois souffert dans son amour-propre, dans sa dignité.

Son état d'âme fut tout à coup celui d'une personne qui assiste un agonisant et qui se sent disposée à lui pardonner tout ses méfaits. Skorodoumov se rappela seulement que son emploi dans cette maison l'avait sauvé du front et que, dans cet établissement, bien des mesures avaient été prises, de jour en jour, pour sauver le front lui-même qui manquait presque tout à fait d'armes jusqu'alors.

« C'est ça qu'ils appellent la discipline, pensait-il. C'est ça, alors, leur serment : « Je jure de sacrifier jusqu'à ma vie... » Oui... Mais où donc se trouve l'officier de service ? Et l'autre, son adjoint ? Est-il possible qu'ils soient partis tous les deux ?... Abandon de poste... Peine de mort ! Ils n'y ont pas pensé ! Plus personne ! Est-ce possible ? Pourtant, en ce moment, il y a des espions allemands partout...

Ils peuvent entrer ici et savoir tout ce qu'ils voudront au sujet de notre artillerie... Ils peuvent nous filouter les plans... et alors, dame !... Non, je n'admets pas ça... »

Et Skorodoumov décida de rester, de surveiller. Dès que cette pensée l'eut illuminé, il sentit qu'il prenait une grande responsabilité, et il se réjouit de sa résolution. Maintenant, il était pénétré de « son devoir envers la patrie », et sa volonté de défendre les intérêts du pays, en risquant sa vie s'il le fallait, le grandissait à ses propres yeux. Non, pas un Allemand ne pourrait pénétrer tant qu'il serait là ! Il mourrait à son poste, mais il n'accepterait pas ça ! Et l'on saurait plus tard quel homme avait été ce Skorodoumov...

La Direction s'était rapidement vidée ; il ne restait plus que des gens étrangers au personnel qui s'agitaient dans le vestibule. « Des forbans », pensa-t-il. Il sentit qu'il était bien seul. Des soucis nouveaux l'entraînèrent : la caisse n'était pas gardée par une sentinelle. Il jeta l'œil du maître sur les couloirs, sur l'entrée où des fragments de vitres pendaient, comme des stalactites de glace, aux châssis des fenêtres.

« Seul !... Qu'est-ce que ces gens, dans le vestibule ? » Il regarda un de ceux qui farfouillaient dans les vêtements dont le parquet était couvert.

A ce moment, il entendit des pas dans le couloir : il vit approcher le fonctionnaire de service qui, le matin, avait offert de l'argent au capitaine Ghinsky pour que celui-ci le remplaçât. Il avait une face large, ronde, le nez épaté, les cheveux en brosse ; il fixa un regard effrayé et reconnaissant de ses yeux gris sur Skorodoumov et se pressa le ventre.

— Tiens, vous êtes ici ! s'écria Skorodoumov, tout heureux.

— J'étais aux cabinets... Vous n'imaginez pas ce que j'ai comme mal au ventre, dit-il, en se pliant sur lui-même. Vous comprenez que je ne peux pas rester ici et assurer le service...

— Mais... dans ce cas, qui gardera la Direction ?... Vous savez que vous pouvez passer en conseil de guerre ?...

Le fonctionnaire appuya ses mains sur son ventre :

— Ah ! vous voyez si je suis malade !... A l'occasion, Skorodoumov, vous vous rappellerez, hein ?... Malade !...

Et il chercha sa capote.

— Eh bien, moi, je reste...

— Voilà, ça, ça, de votre part, c'est très bien, Skoro-

doumov, et merci... Je dirai que vous avez consenti à me remplacer et... vous savez, je vous revaudrai ça !...

— Ce n'est pas la peine, pour rien au monde. De toute façon je reste... Attendez-moi seulement une seconde ici et veillez à ce que ces gens qui sont dans le vestibule n'entrent pas dans les bureaux...

Skorodoumov parlait déjà en homme responsable de l'établissement et, sans attendre de réponse, il se dirigea rapidement vers la porte de la rue : il y avait encore des milliers de soldats au dehors qui continuaient leur tapage et tiraient sans cesse des coups de feu sur les étages supérieurs. Cependant, dans l'entrée, les gens qui fouillaient les hardes et les débris ne firent aucune attention à lui ; Skorodoumov remarqua qu'ils s'emparaient de ceinturons, de fourreaux, de cache-nez... Il passa vivement.

— Frères soldats ! cria-t-il, et la foule environnante dirigea sur lui des regards étonnés. — Frères soldats, reprit-il en indiquant d'un geste l'intérieur, il faut une garde ici. La maison est abandonnée, des espions pourraient entrer.

Le mot passa de bouche en bouche :

— Des espions ! Des espions !

— Où ça des espions ?... Qu'on les crève !

— Alors, quoi, allons-y, dix hommes, pour garder...

Une vingtaine de soldats s'offrirent aussitôt et suivirent Skorodoumov qui, déjà, prenait comme il convient son rôle de chef.

Il montra les pillards qui fouillaient toujours le vestibule.

— Il faut chasser ces gens-là, tout d'abord...

Et ce fut fait.

— Camarades ! il n'y a personne pour garder la caisse. Choisissez quelqu'un parmi vous... Ensuite, vous le relayerez... Notre devoir, maintenant... Nous devons prendre sur nous de maintenir le bon ordre...

Skorodoumov surprit le regard reconnaissant de deux yeux gris, ceux du fonctionnaire qui se sauvait et il observa que les soldats, après cette disparition, écoutaient plus attentivement les ordres qu'il donnait. Tout, à présent, restait en leur possession, sous leur responsabilité, et chacun se sentait pénétré d'une nouvelle obligation. Un des soldats se mit en faction devant la caisse, les autres se répandirent dans les bureaux. Skorodoumov en ressentit quelque inquiétude : s'ils allaient trouver dans les armoires les provisions, le vin que les

officiers avaient récemment reçus de la copérative, ne se saouleraient-ils pas ? Dans ce cas, ils seraient bien capables de briser les vitrines et d'enlever les modèles de fusils, ou encore de faire d'autres malheurs.

Un étudiant s'introduisit dans la Direction.

— Que vous faut-il ? demanda Skorodoumov.

— J'ai entendu votre appel aux soldats et j'ai compris que vous avez parfaitement raison. Je viens voir si cela ne vous cause pas d'ennuis ?... N'avez-vous pas besoin qu'on vous aide ?... Je suis prêt à garder avec vous...

La sincérité de l'étudiant ne faisait aucun doute et Skorodoumov, après l'avoir remercié pour son civisme, le pria de se tenir près de la salle de garde et de ne plus laisser entrer personne.

— Pendant ce temps, je vais faire un tour dans les bureaux, voir un peu ce que fabriquent mes gaillards... Ils ont tous disparu, je ne sais où...

Skorodoumov trouva en effet dans une salle, puis dans une autre, des soldats qui vidaient les armoires, enlevant les bouteilles de vin et les paquets de sucre... Il les raisonnait :

— Camarades, prenez, mais ne buvez pas !... Pour Dieu, ne buvez pas !... Et allez garder l'entrée.

Parfois, des soldats avaient honte, ayant été surpris à briser une serrure ou à défaire des paquets de sucre, et ils rougissaient ; d'autres, effrayés, remettaient tout bien vite en place, dans l'armoire et avaient envie de se sauver ; mais d'autres enthousiasmés, brandissaient des bouteilles, criant :

— Regarde un peu, petit frère, viens là : on va te lamper ça !...

Skorodoumov courait plus loin. Dans la vingtième division, qui était la sienne, il surprit deux soldats en train de boire une bouteille de cognac laissée par le colonel Pérétiélov.

Au fond du corridor, il y eut du fracas, comme si l'on venait de briser une grosse planche. Skorodoumov s'élança dans cette direction, vers la coopérative, et là, il regretta d'avoir appelé les soldats : ils avaient déjà enfoncé les portes, ils avaient chapardé ce qui leur tombait sous la main, des goulots de bouteilles sortaient des poches de leurs capotes, ils en avaient d'autres sous les bras. Tous avaient les mains chargées, et le plancher était couvert de biscuits, de petits fours, de bonbons...

— Voilà, frère, on va s'en mettre à présent... On res-

tera là, t'en fais pas, toute la nuit, on gardera, mais faut bien qu'on se nourrisse... T'en fais pas, maintenant, tu sais, c'est un temps comme ça...

— Pour Dieu, petits frères, ne vous saoulez pas ! suppliait Skorodoumov.

— Se saouler ? Pourquoi ça ? Aie pas peur, tout sera fait comme ça se doit...

— Eh bien, alors, allez donc plutôt à la salle de garde...

Mais personne ne l'écoutait. Il se dirigea vers le vestibule. En l'apercevant, le factionnaire, devant la caisse, lui cria :

— Où sont les copains ?

— Ils vont venir tout de suite.

— Ah ! les salauds ! s'écria le factionnaire, et il lâcha son poste. Je vais aller voir où qu'ils sont comme ça...

Skorodoumov soupira, fit un geste de dépit, jeta un coup d'œil sur l'étudiant qui, évidemment, ne comprenait pas à quel point la discipline était tombée et combien il serait difficile aux masses de se discipliner elles-mêmes.

Soudain, de l'autre bout du couloir, Skorodoumov entendit des pas furtifs : il regarda et resta stupéfait : le vieux Tchijikov s'avancait sur la pointe du pied, examinant tout l'alentour avec inquiétude. Skorodoumov ne put que lever les bras :

— Ah ! sacré bonhomme !... C'est vous ?... D'où sortez-vous ? Pourtant, vous étiez...

Tchijikov sourit, comme pour s'excuser, et leva la main vers le plafond :

— Il fait froid, là-haut, au grenier... J'ai grelotté... Je n'en pouvais plus... J'ai eu peur d'attraper...

— Bon, c'est bon, rentrez chez vous, courez bien vite, ça vous réchauffera...

Il y avait encore de la troupe dans la rue, et l'on tirait toujours... Tchijikov, à pas circonspects, à pas de chat, s'avança vers le trottoir et s'arrêta aussitôt : car, en travers de la Perspective Litéiny, des soldats élevaient des barricades et mettaient un canon en position. De la cour intérieure de l'Artillerie, où se trouvait la fabrique de cartouches, on apportait des caisses. Un des troupiers riait et disait à un camarade :

— Alors, le général, il se met devant la porte et il

écarte les bras, pour barrer la route : « Petits frères, qu'il dit, où allez-vous ? Que voulez-vous faire ? » Ah ! non, que je lui dis, on n'est plus tes petits frères, à cette heure, et... je lui flanque ma baïonnette dans la bedaine...

— Il a crevé tout de suite ? demanda l'autre soldat.

— Il n'a même pas fait « ouf »...

Tchijikov ne bougeait pas et récitait une prière : « Souviens-toi, Seigneur, du roi David et de toute sa mansuétude... »

Skorodoumov avait averti l'étudiant des entreprises des soldats et le pria de l'aider à sauver les vitrines quand les hommes seraient complètement saouls.

Enfin, plusieurs soldats se réunirent dans la salle de garde ; ils avaient apporté du vin et de quoi casser la croûte ; quelques-uns étaient déjà pompettes. Ils disposèrent leurs provisions sur la table, et la beuverie commença, accompagnée de chants et d'engueulades. Attirés par le vacarme, ceux qui avaient bu isolément arrivèrent, chancelant sur leurs jambes.

Trois d'entre eux s'étalèrent sur le plancher. Deux autres, tête basse, dormaient sans aucun doute. Mais certains n'étaient encore que légèrement grisés et vacillaient un peu ; ils gagnèrent le premier étage, où se trouvaient les vitrines. Skorodoumov expédia bien vite l'étudiant pour les surveiller.

La nuit commençait à venir quand d'autres pas inquiets s'entendirent dans le couloir. Skorodoumov reconnut, dans la pénombre, le capitaine Kolganov et quelques autres officiers. Eux aussi marchaient sur les pointes, croyant n'être pas aperçus. Tout près du vestibule, ils s'arrêtèrent, s'immobilisèrent, regardant de tous côtés, mais surtout vers la salle de garde d'où venaient les cris grossiers des soldats ivres.

Skorodoumov se rappela comment le capitaine Kolganov l'avait bien souvent traité, et il sourit de la lâcheté de cet homme. Tout à coup, les officiers s'élancèrent, par le vestibule, vers la sortie... Un cri railleur échappa à Skorodoumov :

— Attrape-les, attrape !...

Mais, à ce moment, une clameur montait de la rue :

— Le feu ! Le feu !

Skorodoumov, oubliant les fugitifs, regarda à la fenêtre. En face, aux embrasures de l'immense palais de Justice, une lourde fumée noire sortait en tourbillons... Sur les bords, ces sombres nuages étaient éclairés ; ils se tordaient sur eux-mêmes, en longs lambeaux de toile rougeâtre, étirés, poussés

par un souffle qui venait du bâtiment. L'agitation et le houp-vari s'accrurent. Un vent furieux semblait jaillir de l'intérieur, comme d'un soufflet ; la fumée âcre, piquante aux yeux, se déroulait par gros flocons, de plus en plus épais, et elle était percée de longues flammes, langues ardentes qui la déchiraient.

On courait, on sautait, on hurlait aux alentours. Des flammèches voletaient. Skorodoumov fut pris d'une angoisse indicible. Il avait envie de courir vers le feu et de voir brûler les « dossiers » de la justice. Mais, justement alors, un bris de glace retentit au premier étage de la direction : l'étudiant poussait des cris, appelant au secours.

Dans la rue, tout un monde se remuait et bondissait de joie devant l'incendie. Un ouvrier se dressa sur une caisse, au milieu de la chaussée, et hurla :

— Camarades ! Allons délivrer les prisonniers de Kresty !

— Hourra-a ! allons-y, allons !...

Et la foule emboîta le pas vers le pont Liteïny.

..

Koliénov, quoique sans paletot, n'avait pas froid ; il brûlait de honte, tout simplement. Il aurait voulu rentrer sous terre ou s'envoler, tant il souffrait dans son honneur d'officier... Les gens qu'il rencontrait le considéraient d'un air moqueur :

« La voilà, la révolution, mon vieux... »

Koliénov, d'un œil brouillé, regardait les passants, s'indignait, rougissait, ne savait que faire de ses bras. Lui, un officier...

Et se trouver là, exposé au froid, en simple veston !... Mais la blessure faite à son amour-propre ne lui fut sensible que quand il eut atteint une rue écartée. Soudain, d'une ruelle qui coupait la rue, un petit officier sortit en courant, poursuivi par un soldat de haute taille, qui brandissait un sabre nu. Le soldat allait rejoindre l'officier, qui était à bout de forces. Tous deux tournèrent dans la direction de Koliénov. Le capitaine fit un bond, se jeta vers l'autre trottoir. Le petit officier se réfugia derrière une porte à claire-voie ; le soldat était sur ses talons. Une minute après celui-ci reparaisait sur

le trottoir, relevait un pan de sa capote et y essuyait son sabre ensanglanté, en disant :

— Maintenant, tu ne mettras plus personne au bloc !...

Koliénov pressa le pas.

Toute la ville était pleine de racontars, partout on parlait d'un massacre général des officiers et des fonctionnaires. En revoyant son mari ainsi dévêtu, Claudine fut effrayée. Elle avait bien envie de lui demander si Pétrov était sain et sauf, mais elle préféra garder le silence et attendre le récit de la journée.

— Ce n'est rien, dit Koliénov, ce n'est rien... Attends un peu... On leur montrera, à ces fils de chiens....

Et, reprenant haleine, il fit part à Claudine de ses impressions.

Rentré chez lui, le colonel Périélov s'effondra sur un divan, dans son cabinet, et garda le silence. Il ne trouvait pas les mots pour dire l'exaspération qui le suffoquait. Ce fait, par exemple, rien que ce fait : lui, un ancien de l'armée, lui, colonel, obligé de sortir de la Direction et de faire toute la route jusque chez lui, par ce froid, sans casquette !... Quelle honte ! Comment les murs des maisons ne s'étaient-ils pas écroulés en voyant ça ?... Et la domestique, comment l'avait-elle regardé ? Non, elle n'avait même pas osé lever les yeux sur lui... Lui, un ancien, un colonel !... Et puis, en fin de compte, que se passait-il, quelle était cette histoire ?

Sa petite femme, vieille et sèche, au col empesé, n'osait parler la première. Elle s'était assise près du divan et avait posé la main sur le crâne chauve de son mari, sur cette tête glacée : elle y mit un baiser et eut les larmes aux yeux. Elle frémit toute. Périélov prit cette main et la baisa à son tour.

— Je vais dire qu'on serve...

— Non, je n'ai pas faim.

Périélov se dressa brusquement, se précipita vers sa table de travail, saisit le cornet du téléphone.

Drin-drin-drin ! en vain tapotait-il sur l'appareil : personne ne répondait.

Dans la rue, des chants montèrent, accompagnés de coups de fusil.

— Nous sommes perdus ! dit Périélov, en jetant sur

la table le récepteur. Il retourna vers le divan et s'y étala.

— Le pays... le pays est perdu !

Ses yeux s'embuaient, il se tourna vers le mur. Sa femme adressa un regard à l'icône, dans le coin, se signa et cacha son visage dans ses paumes.

Depuis sa rencontre avec Claudine au Jardin d'Été, Pétrov ne faisait que songer à elle, se rappelant chacune de ses paroles, se rappelant les moindres attouchements, et il en éprouvait de la félicité. Comme il aurait voulu la revoir bien vite ! Mais, les événements de ces quatre derniers jours avaient interrompu toute vie individuelle ; tous étaient dans l'attente, tous voyaient venir une existence nouvelle, pleine de clartés, une vie qui serait pour la Russie toute entière, allègre et belle. Et alors seulement chacun pourrait construire, selon ses désirs et sa raison, son monde à lui.

Les événements étaient tellement entraînants que Pétrov s'y abandonnait tout entier et s'oubliait. A ses yeux, la révolution s'embellissait de couleurs très vives, il y entre-voyait la beauté de Claudine et il avait, par conséquent, l'espoir de la voir s'émanciper bientôt. Oui, certes, la révolution allait briser les chaînes, détruire les assises primitives, corriger la sauvagerie des mœurs ; et l'amour, dans ce monde nouveau connaîtrait l'absolue liberté. Comme on se moquerait alors de la procédure barbare de l'Eglise constituée, qui décidait des mariages et des divorces !

Quoi que fit Pétrov, quoi qu'il vît, il songeait à Claudine et se livrait à ses souvenirs. L'autre jour, en revenant de la manifestation, il l'avait accompagnée jusque chez elle, mais il n'avait pas voulu monter, n'ayant aucune envie de voir Koliénov.

Devant la porte, ils s'étaient arrêtés ; la rue n'était pas encore éclairée. Il lui avait pris la main, il l'avait fortement serrée ; elle ne l'avait pas repoussé, elle avait répondu à l'étreinte. Alors, Pétrov avait posé ses lèvres sur le bras de Claudine, au-dessus du poignet, longuement, et pour lui, ce n'était pas un baiser : non, il aspirait, il savourait une liqueur délicieuse qui lui faisait battre le cœur et remplissait sa tête d'un brouillard confus.

« C'est défendu, mais elle permet » : — cette idée donnait encore plus de douceur à son baiser.

Elle était revenue à elle, rappelée par son petit garçon :
— Maman, partons !

Elle avait légèrement dégagé sa main de celle de Pétrov.

— Tout de suite, Vitia, tout de suite.

Pétrov, transporté, avait plongé son regard dans celui de Claudine. « Seigneur, ses yeux : — un abîme !... »

— Je suis heureux aujourd'hui comme je ne l'ai jamais été. Je me réjouis de tout, de la révolution et... Oui, d'autre chose, de tout, enfin...

— Ne parlez pas de cela, il ne faut pas...

Et elle lui serra encore la main. Ensuite, elle indiqua d'un hochement de tête les foules qui passaient, venant de la Nevsky :

— Voyez-vous ce qui commence !...

— Oui, ça commence... Et vous, vous êtes... le printemps !...

— Maman, on va rentrer, dis !...

— Eh bien, venez donc nous voir un peu plus souvent, dit-elle, en lui tendant la main. A bientôt...

Pétrov baisa cette main encore une fois. Elle disparut dans l'entrée.

Maintenant, songeant à elle, il regrettait amèrement de ne pas lui avoir demandé où et à quelle heure il pourrait la rencontrer en promenade. Comment avait-il oublié cela ?... Bien qu'il lui répugnât de rencontrer Koliénov, malgré la grève des tramways et l'absence des traîneaux, Pétrov, chaque jour, avait envie de courir chez Claudine. Mais comment aurait-il expliqué au capitaine cette démarche, cette longue marche, seize kilomètres aller et retour, à pied ?... Comment dire ça ?



Vêtu en civil, il se rendit pourtant chez les Koliénov. Il apportait son projet de manifeste à tous les peuples pour le donner à lire à Claudine. Mais, dans la rue, il fut entraîné par le torrent populaire vers le Palais de Tauride, qui était alors le creuset de la révolution. Il avait huit kilomètres à parcourir.

Dans les faubourgs comme dans le centre, tout le monde sortait, mais, aux extrémités de la ville, un certain

calme régnait. Parfois seulement, l'on entendait des coups de fusil lointains, aussi faibles que des claquements de pétards ; puis une mitrailleuse ronronnait, comme si une télègue roulait, au fond de la campagne, sur une route sèche.

Pétrov marcha d'abord sans hésitation. Mais plus il approchait du centre, plus il commençait à craindre pour sa vie. De plus en plus fréquemment, il voyait passer des autos, chargées de gens de différentes conditions, ayant le fusil au poing, des brassards rouges ou des écharpes de la même couleur. Tous tenaient leurs armes couchées, dirigées dans tous les sens. Parfois, ces camions, hérissés comme du poil de sanglier, s'arrêtaient soudain, et les gens tiraient, sur un clocher, sur le toit d'une haute maison ; et, du sommet de l'édifice, répondait le tacotement d'une mitrailleuse, les balles pleuvaient comme des pois d'un sac crevé : les flics se défendaient.

Çà et là, des voyous, des détenus de droit commun, qui avaient été mis en liberté en même temps que les prisonniers politiques, pillaient des magasins. Un coup de revolver partit presque sur l'oreille de Pétrov ; deux hommes, sortant de derrière un coin, se jetèrent sous la petite porte d'une palissade.

Un grand gars aux yeux bleus, aux boucles blondes, en courte capote d'officier, s'avancait à la rencontre de Pétrov, d'une allure flottante, coiffé d'un bonnet de tricot qu'il portait sur l'oreille ; il traînait à sa ceinture, par de longues courroies, un sabre légèrement déformé qui tintait sur le trottoir ; le fourreau nickelé étincelait aux rayons du soleil.

Tout cela vexait Pétrov, mais il s'avouait que c'était inévitable. Il se hâtait vers le Palais de Tauride où il avait l'intention de faire connaître son projet ; ce qu'il voyait dans la rue exigeait, pensait-il, de sa part une plus grande activité pour le bien des hommes.

A un tournant, il vit deux bonnes femmes arrêtées ; l'une d'elles racontait à l'autre des choses sans doute épouvantables, à en juger par l'expression de ses traits. On venait d'apposer une proclamation sur le mur. Pétrov s'arrêta pour la lire, mais les commères parlaient si haut que, tout en lisant, il les écoutait involontairement. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » disait l'affiche ; mais la commère parlait de bien autre chose :

— Oui-i-i-i, pour être fusillé... Alors, on le conduit,

ma chère, et il ne veut pas marcher. « Quoi donc, qu'il dit, petits frères, c'est-il que je suis coupable ? Je faisais mon service comme un autre... » — « Non, que lui disent les soldats, gueule de flic, tu en as assez tué de nos frères !... Marchons maintenant : c'est bien ton tour !... »

«... Et sa femme est là qui pleure, ah ! fallait la voir pleurer ! Et sa fille aussi, une gosse d'une douzaine d'années, elle était là... » Lâchez-le, qu'elle disait, lâchez papa, bons soldats ! Mais tu crois qu'ils allaient l'écouter ! Ah la, la ! Il y avait même des gens qui essayaient de s'en mêler, on avait pitié de la fillette, pas vrai ?... Même que moi aussi, j'ai été toute remuée...

La commère avait en effet les larmes aux yeux ; elle les essuya du revers de sa manche et continua :

— Alors, un soldat se met derrière lui, avec son sabre... un autre marche devant avec son fusil. Le flic ne peut pas se sauver, y a pas moyen... Il aurait bien essayé de se cacher au milieu des gens qui étaient là, mais comment ?... Ah ! oui, ma chère... je regarde ça, la fillette qui se jette sur la main de son papa, et qui s'y colle, et qui le tire en arrière... Le père, le flic, il se met aussi à pleurer... « Lâche cette gosse, crie un soldat au flic, lâche-la » Mais je vois bien que le soldat lui-même est tout chose... Ça se comprend : un enfant... et fusiller comme ça le père... Enfin, voilà un autre soldat qui lui applique, à l'agent, un coup de sabre sur le bras : il le lui a coupé, ma chère, au-dessus du coude, d'un coup... Oh ! ô Seigneur, Seigneur, le bras reste dans les mains de la petite, et voilà la femme qui tombe par terre, elle n'a plus ses sens à elle... Ah ! oui... on en fait des choses, on en fait... Et il y a d'autres flics là-bas, qu'on les a jetés du haut du pont, vivants, à la rivière... Dès qu'ils se cognaient sur la glace, finis... Des fois, ils tombaient aussi dans l'eau et... va-t'en donc nager, Dieu te mène, sous la glace... Qu'est-ce qu'on ne fait pas, qu'est-ce qu'on ne fait pas, Reine du ciel ! Mes patrons, chez nous, ils se sont enfermés, ils ne sortent plus, et ils ont défendu d'ouvrir à personne la grande entrée... Ils ne sortent pas, ils restent là comme ça... C'est-il pas que nous voilà à la fin du monde ?...

Pétrov soupira et se mit à lire plus attentivement la proclamation, qui était signée par les socialistes-révolutionnaires : ils appelaient tous les citoyens conscients à massacrer les officiers, comme éléments contre-révolutionnaires...

« Mon Dieu, mon Dieu ! » murmurait-il, horrifié.

A quelque distance partit un coup de feu, aussitôt suivi de plusieurs salves.

Il essayait de se remonter :

« Les révolutions ne se font jamais autrement, ce serait impossible... Ne nous laissons pas abattre pour quelques excès, à cause d'une bande de fous qui a osé lancer cet appel affreux à l'extermination d'innombrables gens... »

Une troisième voix s'élevait en lui, l'interrogeait et le tourmentait : « La vie humaine n'est-elle pas d'une valeur inappréciable ? Qui donc aurait le droit d'attenter à l'existence des autres ? Comment ces gens-là peuvent-ils tirer sur leur prochain, sur un prochain qu'ils connaissent à peine, qu'ils rencontrent pour la première fois ? La lutte de classe, certainement, c'est forcé... Les situations étaient fausses, les uns s'opposaient aux autres, et maintenant, voilà... » Pétrov se rappela le capitaine Kolganov, chef direct des commis expéditionnaires ; il était détesté, ce Kolganov... Et Pétrov se disait : « On l'aura tué, probablement ; si ce n'est pas encore fait, il n'aura pas longtemps à attendre... Oui, tout cela est juste d'une certaine manière, mais c'est affreux, affreux !... »

De plus en plus fréquemment, des camions automobiles, chargés d'hommes armés, passaient en grondant...

Le torrent humain devenait plus massif et poussait Pétrov.

« Où donc allais-je comme ça ? Ah oui, au palais... » Il palpa dans la poche intérieure de son veston son projet d'adresse aux peuples du monde entier, pour l'établissement d'une paix universelle ; et ce manifeste lui parut soudain si vain, si étranger au cours des choses qu'il aurait eu honte de le montrer. Pourtant, les idées qui y étaient exposées gardaient toute leur importance, elles étaient profondes, elles restaient irréfutables.

Il marchait, se demandant quel était le sens de la vie humaine, quelles seraient les voies de l'avenir... Il arriva ainsi, sans s'en apercevoir, à une impasse qui donnait sur la rue Chpalernaïa, à proximité du Palais de Tauride. Il eût continué sa route si elle n'avait été barrée par une foule très agitée. Une quinzaine d'ouvriers et plusieurs soldats rangeaient en ligne, dans l'impasse, onze sergents de ville.

- Que veulent-ils faire ?
- Vous ne voyez pas ? On va les fusiller !
- Mais... voyons... les a-t-on jugés ?
- Les juger, à cette heure, il s'agit bien de ça ! On vient de les cueillir à la minute dans le clocher...
- Ils en ont assez bousillé, eux-mêmes, pour que...

Un des agents se refusait obstinément à marcher vers le mur. Il s'était jeté à terre, gémissait et beuglait. Un soldat le poussait :

— Allons, allons, gueule de flic, debout ! Ça ne te va pas, cette affaire-là ? Ah, ah ! charognes que vous êtes, vous n'avez pas envie de crever !

Les autres agents attendaient, le long d'une palissade, en silence.

— Ah ! qu'il aille se faire f..., cria un ouvrier au soldat ; achève-le comme ça !

Le soldat dirigea le canon de son fusil vers la tête du policier qui se roulait à ses pieds ; celui-ci glapit alors, se leva d'un bond et cachant son visage dans ses mains, s'élança vers ses camarades, vers le mur ; le soldat le mit en joue, visant le poltron. Ce geste suffit pour que tous les autres ouvriers et soldats, sans attendre de commandement, missent la crosse à l'épaule...

Trac ! une flamme jaillit avec de la fumée dans le dos de l'agent, il y eut une seconde de stupeur, et les autres fusils partirent :

Trac, trac, trac...

L'impasse s'emplit de fumée. Pétrov ferma les yeux. Quand il les rouvrit, les policiers étaient étendus sous la palissade. L'un d'eux essayait de se relever, levait le bras, mais, aussitôt, retombait comme un sac, lentement. Quelqu'un dit :

— Voilà ce qu'il leur faut, à ces chiens !

Une femme pleurait. Il y eut encore une détonation et le bras de l'agent qui essayait de se relever s'abattit.

Pétrov passa en courant vers l'autre trottoir ; il s'arrêta là, regarda autour de lui et soupira.

« Mon Dieu, mon Dieu, murmurait-il, en s'éloignant vers le palais, est-ce donc fatal qu'on ait à passer sur des cadavres ? Fallait-il tant de sang ? »

Dans le square, devant le Palais de Tauride, la foule était immense ; il y avait de nombreuses automobiles ; les capotes grises des soldats donnaient la couleur dominante. Devant l'entrée de l'édifice, des mitrailleuses, des fusils, des sacs pleins de sucre, de riz et d'oignons. A l'intérieur du palais, toujours des soldats. Comme tout avait changé depuis que Pétrov était venu à cet endroit la dernière fois ! Le plancher était couvert d'ordures, de crachats, et le long des murs, des soldats étaient couchés, comme dans une gare. Dans le demi-cercle du fond de la grand'salle, à gauche de l'entrée, un cordon remuant de soldats, et, derrière eux, les prisonniers... C'était tout un monde qu'on gardait là, et des plus mêlés. Il n'y manquait que les ministres, que l'on avait amenés au palais mais que l'on conduisait plus loin dans les salles du fond, loin des yeux de la foule hostile. Ici, derrière la vivante chaîne de la troupe, il y avait des bourgeois, des ingénieurs, des gens qui étaient vêtus comme des ouvriers ou des employés ; et tous étaient assis ou couchés par terre, sauf deux ou trois qui s'adossaient au mur. Parmi eux, face aux curieux, Vassia le *Va-nu-pieds*, à longue barbe grise, en soutane, décoiffé et sans chaussures ; il tenait au poing sa crosse, surmontée d'une croix d'argent. Silencieux, comme abasourdi, il contemplait la foule hurlante et peut-être se souvenait-il, à ce moment-là, des festins auxquels il avait assisté, en compagnie de Raspoutine, chez la comtesse Ignatieva, chez Vyroubova et autres femmes du monde connues pour leurs débauches, grandes amies de la famille impériale.

A certains petits bourgeois qui ne le connaissaient pas, Vassia inspirait de la pitié :

— Et celui-là, qui est-ce ? Pourquoi l'a-t-on pris ?...

Pétrov parcourait les chambres, les bureaux, les salles et ne parvenait pas à trouver des hommes à qui il aurait pu lire son projet, qui auraient pu l'écouter tranquillement jusqu'au bout, et le comprendre et transmettre, immédiatement, par radio, l'appel à tous les peuples. Dans les salles les plus vastes, il ne voyait que des soldats : les uns allaient et venaient, les autres étaient étalés par terre ou sur des sacs ; beaucoup d'entre eux avaient l'air somnolent, le teint jaune, grisâtre, la face émaciée ; on voyait qu'ils n'avaient pas dormi depuis plusieurs jours ; ils traînaient la jambe, ils titubaient ;

certains s'étaient assoupis dans des fauteuils ; d'autres, dans un état d'exaltation nerveuse, ébouriffés, hérissés, couraient de droite et de gauche et l'on pouvait penser, à les voir si préoccupés, qu'ils avaient aussi leurs projets, des plans non moins importants que celui de Pétrov et peut-être plus urgents.

Quand, par hasard, deux hommes se bousculaient, ils ne se faisaient pas d'excuses : ils n'en n'avaient pas le temps !

De tous côtés, les mêmes cris, les mêmes questions :

— Alors, quoi ? quoi de neuf ?

Il semblait à Pétrov que les gens entassés dans ce palais ne savaient pas, à proprement parler, ce qu'ils avaient à faire. Allaient-ils rester là longtemps, et dans quel but ? Et, en fin de compte, réussirait-on à faire selon le commun désir de tous, à garder et à consolider le pouvoir du peuple ? Pétrov palpa toujours son papier, mais déjà ne pensait plus à le montrer. Il suivit un long couloir dans une des ailes du palais, avec une bande de gens ; des soldats venaient en sens inverse ; et cela sentit la cuisine ; bientôt Pétrov se trouva dans l'immense réfectoire du palais où tout le monde mangeait et buvait à son saoul, gratuitement.

Pétrov espérait trouver au moins Voronine ou Kouznetsov ; mais les délégués ouvriers ne perdaient pas leur temps dans ce palais : ils continuaient leur propagande dans les usines et y rendaient compte de la marche de la révolution.

Pétrov fut accueilli aimablement par une sœur infirmière :

— Voulez-vous dîner ?... Ou bien... du thé ?

Pétrov accepta en souriant et en remerciant. La demoiselle l'entraîna gaiement, en lui passant un bras sur l'épaule et le fit asseoir :

— Tenez, là... de la bouillie de riz ou de millet ? Du thé aussi ?

A toutes les tables, on mangeait de grand appétit. Ayant dîné et traîné encore par d'autres bureaux, Pétrov s'en alla rôder en ville.

Il faisait un clair soleil et Péetrograd avait un air de fête : le drapeau rouge avait été arboré sur chaque maison, et tous les passants portaient également un ruban rouge.

A tous coins de rues, des groupes se formaient : on parlait, on parlait, on criait, on discutait, on évoquait des

souvenirs, on argumentait, on faisait de grands gestes... A chaque carrefour, il y avait pour le moins trois ou quatre meetings.

Les rues étaient sillonnées par des autos-camions, qui filaient à toute vitesse, chargées d'ouvriers et de soldats, le fusil prêt à tirer... Les visages de ces hommes étaient illuminés d'enthousiasme ; la lutte les avait soulevés, hors d'eux-mêmes. Et c'est en les regardant que Pétrov se sentit pour la première fois combien il était étranger à la vie de tous... Il souffrit et il eut du dépit de son isolement en ces jours-là. « Mais, ne suis-je pas avec eux ?... Oui, de cœur, se disait-il pour se consoler... Et je le prouverai... » Il cherchait à imaginer comment il proposerait son projet au soviet des députés...

Mais ces réflexions étaient sans cesse interrompues par des coups de fusil qui éclataient aux environs et par les claquements d'une mitrailleuse, du côté de l'Institut Smolny.

..

Le surlendemain de la révolution, c'est-à-dire de la révolte du régiment de Volhynie, tous les officiers, les fonctionnaires et les commis se rassemblèrent, dès le matin, à la Direction principale de l'Artillerie. Tous, comme naguère, portaient les épaulettes, les éperons, les croix et autres décorations. Ceux qui avaient perdu leurs sabres avaient reçu des dagues d'officiers de marine.

On ne les avait laissés entrer que sur vérification, d'après une liste.

Le représentant du nouveau pouvoir — on ne savait au juste si c'était celui des soviets ou celui de la Douma — était un tout jeune officier ; évidemment, les galonnés se sentaient agacés de ce contrôle exercé par un cadet, par un inférieur, mais ils étaient bien forcés de cacher leur dépit et de se laisser patiemment filtrer.

Pétrov avait cru d'abord qu'il n'y aurait plus désormais de Direction principale de l'Artillerie, que rien ne subsisterait de l'ancien régime, qu'avec la chute du tsarisme toutes les anciennes bases s'écroulaient et disparaissaient sans retour ; que s'il rencontrait quelqu'un dans les bureaux, ce ne serait guère que pour lui dire adieu. Il croyait qu'une existence totalement nouvelle, et belle, venait de commencer, que les hommes, libres désormais, allaient immédiatement se mettre à

construire sans rien détruire, mais en transformant, ou bien en abandonnant, en oubliant tout simplement tout ce qui était réellement mauvais et nuisible, comme par exemple l'institution à laquelle il était attaché et où l'on s'occupait surtout de fournir en grande quantité des obus, des fusils et des balles.

Mais, quand il arriva, il comprit que l'on était, dans l'établissement, d'une tout autre opinion et que personne ne songeait à quitter son poste.

Dans la salle des séances, où les officiers s'étaient rassemblés, le chef de la Direction, général Manikovsky, au grand étonnement de plus d'un, monta sur une table et fit un discours :

— Messieurs les officiers !...

Périélov et Koliénov se trouvaient tout près de lui et le regardaient attentivement, dans les yeux, comme des chiens qui attendent un morceau de pain de la main du maître.

« Il doit savoir comment il faut se conduire à présent, il va nous montrer ça », disaient leurs yeux.

Mouvements discrets, frôlements, chuchotements... Péetrov se rapprocha de la table et des « siens » (ceux de sa division).

— Messieurs les officiers ! — Et tout se tut. — J'ai jeté hors de chez moi le portrait de cet imbécile, de cet ivrogne de Nicolas II...

Périélov et Koliénov échangèrent des regards significatifs. Le général continuait à parler du tsar, disant qu'il avait trahi, consciemment ou inconsciemment, la Russie et exprimant l'espoir qu'on en aurait fini, dans le pays, avec toute cette folie, cette démence...

Les officiers écoutaient en retenant leur souffle : « C'est un général qui dit ça ! »

Ensuite, Manikovsky parla de la triste situation du front, l'attribuant en partie aux événements de l'arrière ; désormais, disait-il, le devoir de chaque officier, comme de tout citoyen, était de travailler en redoublant d'énergie pour maintenir la capacité de résistance des tranchées.

— Car, messieurs, nous ne sommes pas loin de la victoire définitive ! L'Allemagne ne résiste plus que par miracle, et uniquement parce qu'elle réussit encore à s'adapter aux circonstances ; mais il ne lui reste guère de « forces vives »... Les Allemands comptent surtout sur leur persévérance et sur la faiblesse des nerfs de leurs ennemis ; mais la Russie, avec

ses chers alliés, doit enfin préparer cet heureux moment de la victoire pour laquelle on a déjà versé tant de sang...

Il parla deux heures, le général ; il avait touché un mot de la situation intérieure et affirmé sa conviction de voir bientôt se former un pouvoir digne de ce nom et parfaitement régulier ; les excès dont avaient souffert si cruellement les officiers n'iraient pas plus loin et, en somme, cette révolution n'aurait pas été sanglante : il suffisait de se mettre au travail avec zèle et d'obtenir, le plus tôt possible, la convocation de la grande Assemblée constituante rêvée par l'élite du pays, et dont les membres seraient élus au suffrage direct, égalitaire et secret...

— Et maintenant, conclut-il, en sautant sur le plancher, tous à vos bureaux et au travail !

Des applaudissements éclatèrent. Et l'assemblée se dispersa, chacun regagnant sa table, non sans remplir les corridors d'un brouhaha de conversations.

Quand ils se retrouvèrent ensemble, les officiers et les fonctionnaires de la vingtième division ne s'occupèrent nullement de leurs dossiers : au dehors, la révolution bouillonnait toujours ; on ne parlait que d'elle et du discours de Manikovsky.

Sur le visage de Périélov se jouait un sourire mauvais, ironique.

Et comme certains parlaient d'officiers tués, il jeta un coup d'œil sur Péetrov, comme sur le responsable de ces meurtres.

« Hein, tu vois maintenant ce que ça promet ? As-tu compris ? » disaient les yeux du colonel.

Koliénov, tel un poisson tiré de l'eau, regardait tout le monde d'un œil absent, étonné, comme incapable de comprendre ce qui se passait à la fin des fins ? Ça allait-il durer longtemps, ce concert ? Quand donc pourrait-il aller bien tranquillement au Théâtre Marie, avec la téléphoniste ? Quand donc pourrait-il arranger sa petite affaire avec Tania ? Et enfin, quand donc la vie reprendrait-elle son petit train-train, « en tout bien tout honneur », comme on dit ? A entendre les officiers, l'avenir se dessinait sous les couleurs les plus affreuses, on craignait un massacre général. Nombreux étaient ceux qui en avaient froid dans le dos. Evidemment, le monde des officiers aurait bien du mal à reprendre sa place dans l'armée... Comment commander maintenant ?

Fédortchouk revint de la salle des commis. Ses yeux ronds et gris s'étaient figés.

— A Cronstadt, l'amiral Wiren a été tué, dit-il. Qu'est-ce qui se passe là-bas !... Le frère de Skorodoumov est arrivé, c'est lui qui raconte... On tue tous les officiers sans exception... On en a tué d'abord quatre-vingts... On fusille les autres... On les jette par les fenêtres... Il y en a un qu'on a attaché par le cou, avec un nœud coulant, à une auto et on l'a traîné par toute la ville... On dit que ce sera la même chose à Piter...

Tous entouraient Fédortchouk.

Et il y eut un triste silence dans le bureau des chefs.

Mais, en revanche, quel triomphe chez les commis ! Gavrioukhine lisait la proclamation des socialistes-révolutionnaires contre les officiers et son visage brillait : il était étroitement entouré et l'on s'exclamait :

— Ça, c'est épatant !

— A la bonne heure !

— Sans ça, vois-tu...

Seul, Skorodoumov écoutait avec méfiance. De tumultueux applaudissements remplissaient la salle quand il dit soudain :

— L'oisillon trop vite a chanté, gare au chat qui pourrait le manger...

On le désapprouvait du geste, mais il continua :

— Guillaume, lui, ne dort pas... il pourrait bien nous envoyer ses flics, et gare à nous ! Il aurait vite fait de rafraîchir les cervelles de nos gaillards, de ces brutes...

— Va-t'en au diable, espèce d'enflé ! lui cria Gavrioukhine. C'est-il que tu as oublié Kolganov ?

— Faut le mettre dans les pattes de Kolganov !...

— Vois-tu ça, ça se donne des airs d'officier !...

— Ça a du ventre, mais pas de nez...

Le calme régnait dans la cour, le volant de la cartouche ne ronflait pas ; la ville elle-même semblait s'être retirée dans le silence et la réflexion...

Pérov ne cessait de penser à Claudine. Pourquoi était-elle fidèle à son mari ? Il la trahissait pourtant assez, ce Koliénov ! Ne le savait-elle pas ? Était-elle si naïve que de ne

pas deviner ? Peut-être, par amour pour lui, se résignait-elle à cette situation ? Si elle ne l'avait pas aimé, elle aurait pu... Et l'imagination de Pérov lui représentait les bons yeux bruns, les traits réguliers, comme ceux de la Vénus de Milo, et la stature robuste et svelte de Claudine.

Or, cette femme appartenait et était fidèle à un dévergondé, qui était également, en somme, un imbécile. Elle gardait l'intérieur avec son enfant, ou se contentait de courtes promenades. Pouvait-elle vraiment être satisfaite de son sort ? Sa vie s'écoulerait-elle toute ainsi ? Oh ! certainement non ! Pérov se rappela l'étreinte de la main de Claudine, le timbre affectueux de sa voix, qui semblait voiler un appel secret vers lui, quand elle l'avait quitté, après leur rencontre au Jardin d'Été... Oui, cette femme méritait un meilleur sort ! Elle serait un jour enveloppée d'un amour fidèle, profond et clair. Lui, Pérov, était prêt à tout faire pour cela... Et il avait besoin de la voir, de la voir le plus tôt possible.

Il avait toujours souhaité des rencontres avec Claudine, il en avait toujours éprouvé de la joie. Mais, actuellement, il avait en outre besoin d'une explication d'elle sur ses rapports avec son mari et sur son amitié pour lui, Pérov. Il eût voulu lui raconter tout ce qui l'agitait et le tourmentait, lui dire que ce mari était un débauché, un homme de rien, tandis que lui, Pérov, songeait à elle nuit et jour et qu'en un mot, à proprement parler, il l'aimait... Cela, bien entendu, il n'aurait pas osé le dire. D'abord parce qu'il eût pensé commettre une bassesse, — si elle aimait son mari, — et qu'il l'eût dans ce cas profondément chagrinée ; en second lieu, parce qu'il était impossible de décider encore si les façons affables de Claudine ne venaient pas... de l'habituelle coquetterie féminine... Dans ce cas, il risquait de l'indisposer contre lui, il n'entendrait plus sa voix, ne verrait plus ses yeux caressants ; bref, la porte de cette famille lui serait fermée. Mais si, en effet, elle n'avait été que coquette ! Eh bien, tant pis !... Souvent la coquetterie, avec le temps, devient de l'amour !

Pérov songeait donc à rendre visite aux Koliénov et à obtenir une explication. D'après ce que Claudine dirait de son mari, Pérov saurait quelles étaient ses dispositions à son égard, et il agirait en conséquence, il engagerait la lutte inévitable pour la conquête de Claudine.

Ces idées ne lui laissaient aucun repos. Il n'y échappait, parfois, que sous l'influence des événements. Souvent, il était

saisi de joie lorsque l'action révolutionnaire détruisait les bases odieuses, ébranlait la routine abominable des mœurs. Mais ces pensées se ramenaient toujours à l'idée de Claudine, et Pétrov se disait que, sous un nouveau régime, il lui serait plus facile de briser les chaînes qui la retenaient à Koliénov.

Dans le tram (les transports avaient repris, à la satisfaction générale), dans le tram où il monta, il y avait comme des meetings aux quatre coins ; on parlait aussi beaucoup au milieu de la voiture, on parlait avec ardeur, avec émotion, mais à voix plus basse. On eût dit que les voyageurs étaient en majorité vexés et que rien ne pouvait les calmer. En prêtant l'oreille aux discussions, Pétrov sut qu'il s'agissait du discours de Milioukov, lequel avait exprimé l'intention d'élever le grand-duc Michel au trône de Nicolas. Cette nouvelle secouait Pétrov. « Comment, encore un tsar ? Et ce serait le peuple russe, lui-même, qui se le donnerait ? » Il s'en indigna jusqu'au fond de l'âme. Lui aussi eut envie de parler. Mais il devait descendre à la station suivante. Il se dirigea précipitamment vers la demeure des Koliénov, comme quelqu'un qui court chercher le docteur pour un ami en danger de mort. Il avait hâte de faire part à Claudine de l'importante nouvelle et d'en causer avec elle. Au surplus, de quoi qu'elle parlât, l'éclat de ses bons yeux bruns mettrait son âme en fête, la voix de Claudine serait plus douce pour lui que la plus belle musique.

Maintenant donc... Ah ! qu'allait-il se passer maintenant, après cette poignée de main de l'autre fois ?... Et puis, chose ennuyeuse, il y aurait le mari !...

Comme il tournait le coin de la rue Chirokaïa, les lampes s'allumèrent, éblouissantes, mais le ciel azuré, qui annonçait le printemps, ne s'était pas encore assombri. A gauche était suspendu le croissant d'argent et deux étoiles scintillaient. Pétrov leva la tête, la renversa : de toutes parts, le firmament était pur, profond et spacieux comme jamais. Peut-être parce que ce ciel était beau, ou bien parce que la maison de Claudine était toute proche et qu'il y avait une lumière aux fenêtres de l'appartement, avancées sur la rue en demi-cercle, Pétrov songea : « Comme il fait bon vivre !... »

L'existence de Claudine, depuis quelques jours, était devenue un supplice.

Vitia était tombé malade, et elle n'avait pu sortir. Le médecin avait bien dit que ce n'était qu'une petite grippe (en son for intérieur, Claudine se reprochait d'avoir trop longtemps traîné l'enfant à la promenade, « l'autre fois »), mais pouvait-elle se sentir tranquille ? Pouvait-elle quitter ce petit qui était son unique joie, qui seul donnait un sens à sa vie ? Pourtant, à en juger par les journaux qu'elle envoyait chercher, ce qui se passait dans la rue était quelque chose d'extraordinaire, d'in vraisemblable. Le mari, ce chat de gouttière, était si furieux qu'il se répandait en imprécations au moindre succès des révolutionnaires et qu'il n'aurait jamais été d'accord avec sa femme si elle avait exprimé son opinion. Elle devait entendre patiemment les interminables propos de cet homme borné, dans ses accès de frénésie, de même qu'elle devait supporter ses caresses, qui non seulement ne la touchaient plus au cœur, depuis longtemps, mais la dégoûtaient.

Pourtant, avec l'habitude, elle aurait compris et toléré ces manières plus aisément en tout autre temps. Mais, en ces jours-là, l'angoisse l'avait prise. Elle se sentait souvent malheureuse, elle avait envie de sangloter ; alors, dès que Koliénov était sorti, elle s'asseyait sur l'ottomane, mettait les bras sur un coussin, et la tête sur ses bras ; et longtemps elle restait ainsi étendue, en silence, exhalant seulement de temps à autre un profond soupir. Jamais elle ne s'était trouvée si cruellement seule. Elle aurait pu échapper à cela, peut-être, si... Pétrov était venu... Il lui était pénible et même effrayant de se l'avouer, mais c'était ainsi. S'il était venu, elle n'aurait pas eu à l'attendre chaque jour, ni à compter les jours qui s'étaient écoulés depuis leur dernière entrevue. C'était étrange, tout de même, qu'elle se fût trompée ainsi : elle avait cru que lui... du moins, viendrait vite...

Ce soir-là, la température de Vitia était normale, et Claudine se sentit d'abord comme soulagée. Mais à peine était-elle restée seule — Koliénov s'était rendu à une « séance » — qu'un nouvel accès d'angoisse la saisit. Elle essaya de se distraire à broder un coussin, mais ce travail ne marchait pas comme elle voulait et l'agaçait. Elle prit un livre, mais elle relut deux ou trois fois la première page sans y rien comprendre.

« Non, dans ces conditions, je vais tomber malade... »

Comment sortir de cette torpeur ? Il faut que je fasse un tour !... Et tout de suite... »

Elle s'habilla ; dans l'entrée, elle se regarda encore une fois dans la glace et elle vit ses grands yeux, largement dessinés, sur son visage triste, pâli, aux noirs sourcils allongés ; elle en fut un peu plus gaie : non, elle était encore jolie, très jolie ! Elle mit ses gants de peau glacée, elle ferma son manteau de caracul, regarda encore une fois la glace et se dirigea vers la porte. Juste à ce moment, le timbre sonna. Le cœur de Claudine bondit. « Lui ? Oui, c'est lui !... »

La bonne ouvrait la porte.

— Mon Dieu ! s'écria Claudine en voyant Pétrov. Que vous est-il arrivé ? Voilà huit jours que vous ne vous êtes montré ! N'avez-vous pas honte ?

— Je ne vous dérange pas ? Vous sortiez ?

— Laissez donc, laissez donc ! répliquait Claudine en ôtant vivement son chapeau. Débarrassez-vous, je vous prie, débarrassez-vous !

Les mots de Pétrov portaient au fond du cœur, et en les écoutant, Claudine avait dans les yeux des lueurs moirées qui le remplissaient de joie. « Aujourd'hui, je lui dirai tout, pensa-t-il. Et si c'est un non, alors... » Mais quel « alors » ? Il ne savait pas, il ne voulait et ne pouvait savoir ce qu'il entreprendrait alors.

— J'ai bien souvent pensé à vous et je m'apprêtais toujours à venir, dit-il en remettant son paletot à la bonne.

Claudine sourit malicieusement :

— Seulement, au juste moment, vous n'y pensiez plus ? dit-elle en éclairant le salon.

Il faisait bon et l'on se sentait à l'aise dans cette petite pièce où il y avait un piano et des tableaux.

— Au contraire, je vous assure, pendant tous ces événements, j'ai encore plus souvent pensé à vous...

— Je vous remercie... Mais ne pas venir, de toute une semaine !... Asseyons-nous là, dit-elle en indiquant l'ottomane. Je vous avais pourtant dit que je suis presque toujours seule à la maison et que je m'ennuie... Et je suis toujours contente de vous voir...

— Je m'en souviens, je voulais... Mais... je ne sais comment... je n'y arrivais pas...

Claudine regarda fixement les yeux de Pétrov.

— Non, ce n'est pas tout à fait cela... Dites la vérité ! Pétrov se taisait.

— Je devine, je sais pourquoi vous n'êtes pas venu.

— Tant mieux...

Et parce qu'ils se comprenaient à demi-mot, ils se sentirent très proches. Elle continua :

— Ne vous occupez pas de lui... Je lui ai dit qu'il... que je... Peu importe...

Elle se leva, haute et svelte.

— Je vais demander qu'on nous prépare le thé.

— Non, merci, ce n'est pas la peine... Restez assise !

Il la prit par la main et l'attira légèrement l'obligeant à reprendre sa place.

Il savait que Claudine aurait été offensée si un autre que lui l'avait traitée ainsi ; personne, d'ailleurs, ne se serait permis une pareille familiarité. Et il fut heureux quand elle se rassit en disant, d'un ton soumis :

— C'est bon... Comme vous voudrez.

Il fut enivré de cette obéissance.

— Alors, vous êtes toujours dans le même isolement ?

— Que faire ? C'est notre sort à nous autres, femmes...

Dans la chambre à coucher, Vitia faisait des caprices et l'on entendit la voix mécontente de la garde. Claudine se leva vivement :

— Vous permettez ?... Une seconde...

Pétrov se rappela la correspondance de Koliénov avec Tania, son intrigue avec la téléphoniste, ses relations avec d'autres femmes, et il pensa : « Je devrais tout lui raconter... Mais ce serait vil de ma part. En agissant ainsi, je me tromperais moi-même, sans compter que je pourrais la mettre dans l'erreur. Si elle ne quittait son mari que « pour ça », quelle joie m'en resterait-il ? Ah ! si elle venait à moi tout en considérant son mari comme un honnête homme, alors !... Je lui dirais que je l'aime, que... »

Elle revint à pas pressés.

— Ce n'est rien, tout va bien, dit-elle avec un heureux sourire en se rassoyant près de Pétrov. Mais ne croyez pas que je souffre comme une « femme abandonnée »... Mon mal n'est pas là...

— Vous le soupçonnez ?

— Je l'ai soupçonné. A présent, malheureusement, je suis convaincue, je sais, je sens... Vous, hommes, vous n'ima-

ginez pas combien nous avons de flair pour ces choses-là ! Vous pensez que j'ai confiance en lui ? Que je ne sais pas ce que sont ces « séances » ?

— Et pourtant...

— Voilà, pourtant, je continue à vivre avec lui, bien que je le déteste, bien qu'il me dégoûte. Et je dis que c'est là notre sort, à nous autres femmes. Mais il ne s'agit pas de cela. — Les yeux de Claudine étincelèrent de colère et ses joues se rosirent. — Ce n'est pas de cela que je souffre... Mais je pense que vous tous, hommes, vous êtes également... de grossiers mâles, des coqs de basse-cour...

— Excusez-moi, mais là-dessus, je ne suis pas de votre avis...

— Ah ! que c'est laid ! que c'est dégoûtant ! continuait Claudine sans écouter. Voilà ce qui est affreux : il n'y a pas et il ne peut y avoir d'amour pur, idéal, comme je l'ai rêvé...

— Allons, bon Dieu, qu'est-ce que vous dites !...

Pétrov lui prit la main pour y mettre un baiser ; mais elle se dégagea vivement et continua :

— Et vous pensez qu'il est facile de vivre ainsi ? Personne ne devine les tourments qui se cachent sous les apparences du calme... Plus d'une fois j'ai pensé à m'en aller. Mais où irais-je avec mon enfant ? Et, sans mon fils, je ne puis pas vivre ; il est toute ma joie. Parfois, cette croix est trop lourde à porter...

Elle baissa la tête.

Pétrov se pencha vers son visage et chuchota :

— Je sais où vous pourriez aller...

La sonnette de l'entrée retentit. De l'inquiétude se manifesta dans les traits de Claudine : « C'est lui »... Oui, un coup de sonnette prolongé et un autre plus court.

Elle s'avança au devant de lui. Pétrov se leva aussi et s'arrêta près de la porte.

Koliénov entra en coup de vent, méconnaissable, sans épaulettes, l'air bête et éperdu :

— On dit que l'empereur a abdiqué ! cria-t-il avec effort.

Claudine avait jeté un coup d'œil sur ses épaules ; il s'en aperçut et grogna :

— Ils me les ont arrachées, les saligauds !...

— Il a déjà abdiqué ? demanda Pétrov, en tendant la main au capitaine, sans pouvoir dissimuler sa joie.

Les noirs sourcils de Koliénov se rapprochèrent. Apparemment, il ne s'attendait pas à trouver Pétrov chez lui et c'est pourquoi il le considéra, il vit son sourire enthousiaste avec déplaisir.

— Et vous, vous êtes content ? dit Koliénov en soulignant son « vous ». Mais attendez, l'acte d'abdication n'est pas encore signé, pas encore...

— Croyez-moi, il abdiquera, et ce ne sera pas un malheur, répliqua avec bonhomie Pétrov, en feignant de ne pas remarquer le ton du capitaine.

— Mais, dans ma maison, le nom de Sa Majesté est sacré ! Et je vous prie de ne pas abuser de ce que vous êtes notre hôte...

Avec son expérience de la débauche, Koliénov avait deviné que la joie de Pétrov venait de son succès auprès de Claudine et non des conquêtes de la révolution.

— Sacré... pas pour tous, remarqua Claudine.

A ces mots, Koliénov se crispa et cria :

— Tout au moins pour moi et pour mon fils !...

Furieux, il se dirigeait vers son cabinet.

— Je dois me retirer, dit Pétrov à Claudine, en saluant correctement.

Elle se taisait.

— Personne ne vous retient ! cria Koliénov en se retournant. Et il fit claquer sur lui la porte de son cabinet.

— Mais vous avez tort... de vous dépêcher, reprit Claudine en s'efforçant de sourire.

La bonne se montrait dans le vestibule.

— Inutile, Dounia, je reconduirai moi-même.

— Je voudrais, chuchota Pétrov, vous revoir bientôt dans des circonstances plus favorables.

— Venez demain au Jardin d'Été, à midi : j'y serai avec Vitia.